



Paul PANDOLFI

La transsaharienne de Simone de Beauvoir... et Jean-Paul Sartre

12 mars 1950, Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre arrivent à Alger. Ce n'est pas la première fois qu'ils posent pied sur la terre algérienne. Deux ans plus tôt, ils y avaient déjà effectué un séjour d'un mois et demi. Mais, cette fois-ci, c'est un tout autre projet qu'ils ont conçu. Il s'agit pour eux de rejoindre par voie de terre l'Afrique sahélienne et ainsi d'effectuer ce qu'il est convenu d'appeler une transsaharienne. C'est là une idée que Beauvoir avait depuis quelques années. Elle avait déjà effectué trois voyages en Algérie dont un avec Sartre et elle était tombée sous le charme du désert.

I - Les précédents voyages

En 1946, du 25 janvier au 25 février, invitée par l'Alliance française, Beauvoir avait donné plusieurs conférences en Tunisie et en Algérie. Avec Sartre, elle était retournée en Algérie en 1948, du 2 septembre au 14 octobre. Enfin, durant l'été 1949, avec Nelson Algren, son amant américain, elle avait parcouru la Tunisie, l'Algérie et le Maroc¹.

C'est à l'occasion de son voyage de 1946 que Beauvoir, alors âgée de 40 ans, prit l'avion pour la première fois². Et cela ne fut pas une maigre expérience. En effet, bien qu'elle ait réservé sa place,

quand elle arriva à l'aéroport, l'avion était complet, le prochain vol ne partait que trois jours plus tard... et elle était attendue à Tunis. Dans *La Force des choses* elle écrira : « Je suppliai ; les pilotes s'attendrirent ; ils m'installèrent entre eux dans la carlingue ; je n'avais jamais rêvé pareil baptême de l'air. À droite, à gauche, devant moi, à l'infini, la Méditerranée brillait, et ça me paraissait un prodige de la regarder du haut du ciel ». Accueillie à Tunis par le représentant de l'Alliance française, elle y donna des conférences sur l'existentialisme³ mais très vite elle va quitter la côte pour s'enfoncer

1 Simone de Beauvoir et Nelson Algren, romancier américain auteur notamment de *L'Homme au bras d'or*, eurent une liaison amoureuse de 1947 à 1964.

2 « Je choisis l'avion plutôt que le bateau – quoique sûrement, j'aurai peur en route. » écrit-elle à Sartre le 1 janvier 1946 (Beauvoir, 1990, *Lettres à Sartre*, t. 2, p. 266).

3 Résumant son séjour tunisien, Beauvoir écrit à Sartre le 13 février 1946 : « Mon amour, j'aurai un million de choses à vous raconter, en particulier sur l'extravagant succès de l'existentialisme, on s'est battu à coups de poing pour entrer à mes conférences. J'ai fait un voyage fameux : l'avion m'a enchantée, les gens qui m'ont reçue à Tunis étaient vraiment gentils. J'ai pu voir un tas de choses très belles » (*Ibid.*, p. 274).



Village de Matmata (Tunisie).

seule dans le Sud. Son but : « explorer la Tunisie et remonter à Alger par le Sahara ; l'irrégularité des transports rendait cette entreprise hasardeuse et elle me séduisait d'autant plus. » En combinant divers moyens de transport – chemin de fer, car, camion, bateau et même convoi militaire, Beauvoir ira à Kairouan, Djerba, Médenine, Matmata et Tataouine car, dit-elle « ce nom terrifiant m'attirait ».

Là, elle fut accueillie par les militaires du poste qui s'empressèrent de lui faire visiter la région. Mais, « le capitaine s'étant renseigné sur moi, on me demanda de parler de l'existentialisme : on avait convié l'instituteur. Je ne sais plus ce que je bafouillai ». Étapes suivantes : Gabès et Nefta où elle trouve un mot de Gide sur le livre d'or de l'hôtel : « Si j'avais connu Nefta, c'est elle, plutôt que Biskra, que j'eusse aimée ». Ensuite passage en Algérie

par la région du Souf. C'est alors dans la cabine d'un camion que Beauvoir découvre la circulation dans les dunes :

Bientôt j'ai vu avec surprise la piste s'effacer et la voiture foncer à travers les sables. Pour rouler sur le sable, m'avait-on expliqué, il faut d'abord dégonfler les pneus, et puis avoir le coup de main ; les novices tombent en panne au bout de cent mètres. Le conducteur semblait expert ; tout de même, chaque fois qu'il se jetait à l'assaut d'une dune, je pensais : "Il n'arrivera pas en haut." En haut, le camion, dangereusement incliné, marquait un temps d'arrêt : "Il va basculer", pensais-je. Et puis il descendait ; et ça recommençait⁴.

Découverte aussi de la beauté du Sahara

4 Toutes les citations proviennent du livre de Beauvoir intitulé *La Force des choses*, Paris, Gallimard, 1963, p. 67-71.

ra : « Les dunes ondulaient à perte de vue tout autour de moi et je me suis demandé "Pourquoi est-ce si beau ?" Ce sable à l'infini suggérait un monde lisse et sûr, coulé de sa surface à son noyau dans une seule substance ; un jeu délicieux de courbes et lumière s'exhalait, comme une musique, de la sérénité de l'Un ». Elle entre en Algérie toujours aussi enthousiaste. « Et maintenant me voilà au bord du désert et j'ai dix jours devant moi avant de rejoindre Alger pour me balader dans le sud algérien. Je suis absolument aux anges », écrit-elle à Sartre⁵. À El Oued, sur un banc du square public, on lui montra, gravé de sa main selon les dires des habitants, le nom de Gide. L'étape de trois jours à Ouargla ne l'enthousiasma guère⁶. Son but était de rejoindre Ghardaïa mais le camion qui était censé l'emmener se faisait attendre et elle dut se résigner à rejoindre d'abord Touggourt où elle retrouva « avec malaise une civilisation oubliée : agitée, verbeuse, gloutonne » puis Biskra « moins séduisante que dans les livres de Gide ». Arrivée à Alger, la déception s'accroît et le désert devient après coup un lieu d'émerveillement : « on ne me laissa jamais seule et je ne vis que des décors. Le nord me sembla terne après l'éblouissement du Sahara »⁷.

Ce désir de désert s'ancre désormais

5 Beauvoir, 1990, *Lettres à Sartre, op. cit.*, p. 274.

6 Beauvoir se montre critique quant aux aménagements urbanistiques initiés par le colonel Carbillat : « chaque matin, je traversais les délirantes esplanades inventées par un colonel pédéraste – le colonel Carbillat – qui s'était visiblement pris pour Lyautéy. » (1963, p.71). Sur l'œuvre de Carbillat à Ouargla, voir Jean-Charles Humbert, *L'œuvre du Colonel Carbillat au Sahara*, Calvisson, Jacques Gandini, 1997.

7 Beauvoir, *La Force des choses*, p. 72.

en elle. Le pur attrait du voyage paraît supplanter d'éventuelles remarques critiques sur la réalité qu'elle découvre. Il en existe cependant quelques-unes. Sur le statut des femmes notamment. Deux récents cas de viol d'Européennes seront ainsi rapportés à la voyageuse. Quant à la situation des femmes indigènes et la séparation stricte entre le domaine des hommes et celui des femmes, elle l'évoquera dans sa description de Médenine dans le Sud tunisien où la misère est bien présente. Le passage entier mérite citation :

La place du marché grouillait ; rien que des hommes, drapés dans des burnous neigeux, bavards et joyeux ; les femmes, brunes aux yeux bleus, parfois jeunes et belles, mais l'air morne, étaient disséminées au fond des puits sur lesquels donnaient des grottes ; j'ai visité un de ces antres ; dans de sombres cavernes enfumées, j'ai vu une marmaille demi-nue, une vieille édentée, deux femmes entre deux âges, mal soignées, et une jolie fille couverte de bijoux qui tissait un tapis. En remontant vers la lumière, j'ai croisé le maître du logis qui revenait du marché, resplendissant de blancheur et de santé. J'ai plaint mon sexe⁸.

Enfin, Beauvoir sera également confrontée à la différence de traitement ins-

8 Beauvoir confond ici Matmata et Médenine, deux villages qu'elle a visités lors de son voyage. La maison troglodyte qu'elle décrit se situe à Matmata et non à Médenine. Dans cette dernière cité, située dans la plaine, on ne trouve aucune maison troglodyte. La seule caractéristique architecturale est celle des *ghorfas*, maisons-greniers aujourd'hui souvent réutilisées dans une perspective touristique (hôtels, restaurants, boutiques d'artisanat...).